

ils s'instruisoient à la hâte des formes; apprennent à juger en voyant faire aux autres; se trouvoient enchaînés au milieu de leurs collègues, et participoient à l'impulsion générale. Cette manière d'instruction contribuoit à propager les erreurs, les préjugés et les vices du gouvernement, et transportoit un régime bon autrefois dans un siècle où il cessoit de l'être. Des hommes instruits par l'usage, qui n'ont d'autres lumières qu'une routine aveugle, ne peuvent avoir la philosophie nécessaire pour soumettre à leur raison des abus consacrés, pour proscrire des usages vicieux et devenus nuisibles, pour s'élever contre des préjugés que leur ancienneté rend très-respectables aux yeux du plus grand nombre.

Les jeunes gens commencent à s'instruire à Berne; dans leurs relations plus intimes avec les étrangers, ils ont appris à rougir de leur ignorance: plusieurs d'entr'eux aiment les sciences et osent l'avouer. Mais ces jeunes gens ne sont pas encore dans les emplois, ou n'y sont pas depuis assez longtemps pour avoir influé sur la constitution. Dans ce moment, Berne offre des loix antiques et des mœurs modernes; une lutte de loix insuffisantes, faites dans le tems où la simplicité commençoit à se relâcher avec des goûts dispendieux et des superfluités recherchées. Les loix somptuaires, que l'on promulgue à de certaines époques, augmentent les dépenses et manquent leur but, parce que le goût de la parure et du luxe, en tout genre, cherche au même instant d'autres moyens de se satisfaire. D'ailleurs, un peuple qui est réduit à de pareils moyens, ne pourra jamais revenir à sa simplicité première; jamais les loix coercitives n'ont produit l'effet qu'on attendoit d'elles.

Les cantons de Zurich et de Bâle sont beaucoup plus petits que celui de Berne; tous les habitans de la capitale ne peuvent y trouver une ressource dans les charges, et la faveur a moins d'influence sur les élections, la bourgeoisie y ayant beaucoup de part. Dans ces villes, les hommes sont plus occupés, le commerce y fleurit, on y voit des manufactures, et les arts, fruits de l'aisance, y sont cultivés avec quelques succès. On remarque une différence sensible entre Berne et les villes de Zurich et de Bâle. A Berne, le goût de l'occupation n'est pas général, les sciences et les arts y sont peu favorisés, le commerce est un détail indispensable; toute industrie en est exilée: ces traits appartiennent davantage aux tems passés qu'au tems présent; et tous les jours on verra disparaître des taches qui déshonorent une nation estimable sous tant d'autres points de vues. Les ouvrages publics entrepris dans le cours du siècle ont un caractère de grandeur bien éloigné des vues mesquines de l'ancien gouvernement. A Zurich et à Bâle, le goût des arts et des sciences est plus général; nombre de personnes de toutes les classes consacrent à des occupations aussi louables les momens que les affaires leur laissent; et le commerce enrichit des familles qui ne se croient point déshonorées pour avoir été utiles: il est vrai qu'un changement de tribu en est une suite inévitable; mais ces tribus ont également droit au gouvernement; au lieu qu'à Berne, où les emplois sont plus multipliés, l'éloignement des charges entraîne une espèce de honte. Dès-lors, le commerce devient le refuge de personnes indigentes; leurs facultés bornées restreignent leurs efforts, perpétuent à jamais la médiocrité des fortunes et l'avilissement de cet état.

Les villes de Fribourg et de Lucerne sont encore fort peu avancées; tout y est peuple par ses goûts et ses mœurs, ou de la première condition, et ces derniers apportent en Suisse les mœurs de la France, où ils